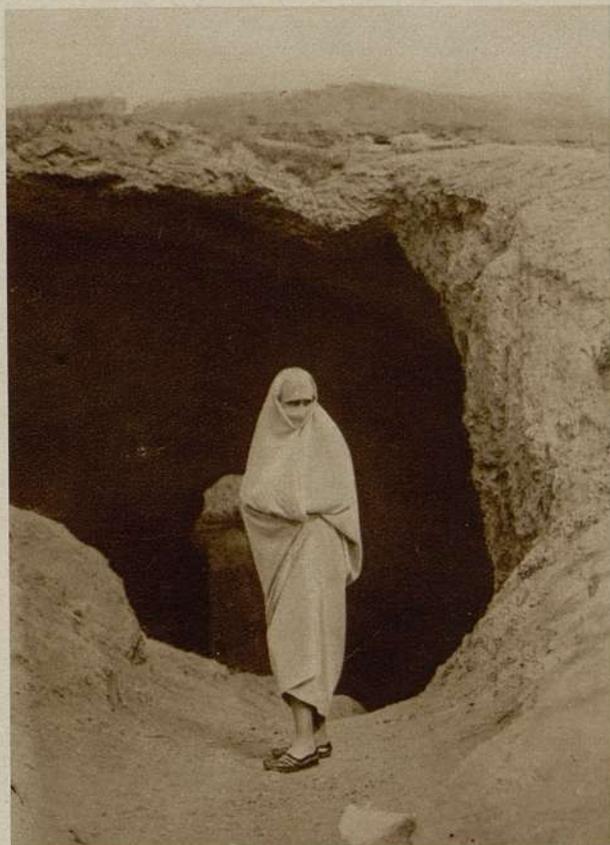


LA PETITE ILLUSTRATION

Revue hebdomadaire

*publiant les pièces nouvelles jouées dans les théâtres de Paris,
des romans inédits, des poèmes, des critiques littéraires et dramatiques
et des études cinématographiques.*



L'OCCIDENT

Film de la " Société des Cinéromans ", d'après un scénario de M. HENRY KISTEMAECKERS

Aucun numéro de La Petite Illustration ne doit être vendu sans le numéro de L'Illustration portant la même date.

ABONNEMENT ANNUEL

L'Illustration et La Petite Illustration réunies : France et Colonies, 175 francs.

*Etranger, tarifs énoncés en monnaies nationales ou usuelles et basés sur l'affranchissement variant suivant les pays destinataires :
consulter la page 2 de la couverture de L'Illustration.*

13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS (9^e).

La réalisation du film « L'OCCIDENT »

Si les films tirés d'œuvres littéraires sont fort nombreux, il est encore assez rare que les auteurs de talent écrivent eux-mêmes des scénarios cinématographiques. Cela est regrettable pour le cinéma, qui se trouve ainsi privé d'une collaboration de valeur. Trop souvent les adaptations des metteurs en scène laissent regretter qu'un romancier ou un dramaturge éprouvé n'ait point été là pour leur donner un relief ou un intérêt psychologique qui leur manquent. M. Henry Kistemaeckers a été un des premiers à réagir contre cette fâcheuse habitude. Il ne se borne point à prêter son nom à un film : il en compose minutieusement le synopsis détaillé, en s'efforçant d'échapper à la tradition littéraire et de trouver au contraire le style particulier qui convient à l'écran, où tout doit être image, mouvement et rythme.

C'est ainsi, par exemple, que le film de *Princesse Masha*, auquel *La Petite Illustration cinématographique* a consacré son numéro du 13 août 1927, a été réalisé d'après un scénario original, sans passer par l'intermédiaire du livre ou du théâtre. *L'Occident*, qui est la nouvelle grande production de la Société des Cinéromans-Films de France, est inspiré, il est vrai, d'une pièce qui fut représentée avec beaucoup de succès, à la Renaissance, il y a une quinzaine d'années, et que *L'Illustration théâtrale* a d'ailleurs publiée le 27 décembre 1913. Mais le film n'a, avec la pièce, que des rapports assez lointains. Précisément parce que le sujet lui appartenait, que les personnages étaient ses créations, M. Kistemaeckers n'a pas eu de scrupule à les modifier profondément, selon les exigences d'un autre art.

Le thème est toutefois resté le même : c'est le conflit de deux civilisations dans une âme. Une jeune Marocaine, par le jeu des événements, se trouve transformée en Occidentale. Comment réagira-t-elle ? Acceptera-t-elle cette adap-

tation, ou bien la révolte profonde de son atavisme sera-t-elle la plus forte ? Le dénouement de la pièce était pathétique et douloureux. Celui du film réconcilie par l'amour les êtres opposés.

Mais le conflit psychologique se double, à l'écran, d'un spectacle mouvementé et pittoresque, d'une grande ampleur, dont M. Henri Fescourt a assuré avec bonheur la mise en scène. Les extérieurs ont été tournés au Maroc, avec un déploiement considérable de moyens et une abondance de figuration indigène rehaussée encore par la participation de l'armée coloniale et de la marine française. Les intérieurs ont été réalisés dans les studios modernes des Cinéromans-Films de France, à Joinville, et témoignent d'une louable recherche de perfection décorative.

En tête de l'interprétation, M^{me} Claudia Victrix a exprimé avec un talent sobre et sûr les inquiétudes de l'Orient, le fatalisme de la race et sa résignation devant le destin. Elle a su animer le personnage de Hassina d'une vie intense, émouvante, et d'un réalisme mesuré.

Jaque Catelain, dans le rôle d'Arnaud de Saint-Guil, campe une excellente figure de jeune midship qu'un cœur trop émotif incline à donner au sentiment le pas sur le devoir. Lucien Dalsace interprète avec beaucoup d'allure le personnage de l'officier de marine Cadière. H. de Bagratide a su rendre, avec le talent qui lui est si personnel, les nuances les plus fines du caractère trouble du caïd Taïeb-el-Hani, musulman en lutte contre les roumis, fataliste soumis devant les forts, cruel pour les faibles, et poursuivant implacablement sa vengeance. Paul Guidé dans le rôle du commandant Linières, Jane Méa, Andrée Rolane, Renée Veller, Raphaël Liévin et Raymond Guérin ont composé des personnages pleins de vie et de mouvement.



M. Henry Kistemaeckers.
M^{me} Claudia Victrix.

R. DE B.



M. Jaque Catelain.
(Arnaud de Saint-Guil.)



M. H. de Bagratide.
(Le caïd Taïeb.)



M. Lucien Dalsace.
(Jean Cadière.)

Trois principaux interprètes de l'Occident.



Hassina ben Ouardéline, une captive des Zerrath-Hama...

L'OCCIDENT

DANS les premiers jours d'un printemps d'avant guerre, une escadrille française, appartenant à la division légère du Maroc, croise dans les eaux de Mogador,

sous le commandement du capitaine de vaisseau Linières.

On a signalé que des harkas de *djouch*, bandes de pillards guerriers, sont descendues en nombre des plateaux pour couper la route à la grande caravane venue du Sud. L'escadrille du commandant Linières a pour mission de prévenir le massacre des tribus pacifiques en bombardant les *djouch*, avant que les éclaireurs de la caravane ne soient tombés dans le guet-apens du rezzou. Mais les nomades, cachés derrière une arête de colline, ne peuvent être atteints que par un tir indirect, et l'on craint que des obus ne s'égarer sur des douars fidèles. Une reconnaissance s'impose. Un officier s'offre à la faire seul. C'est le lieutenant de vaisseau Jean Cadière. Né en Algérie de parents colons, il connaît parfaitement la langue et les coutumes musulmanes. Une autre raison, plus secrète, le guide : il tient à se substituer à un jeune enseigne, Arnaud de Saint-Guil, pour lequel il nourrit une tendresse fraternelle et qui, chef d'une section de débarquement, risquait d'être désigné pour la mission périlleuse. Méconnaissable sous son déguisement indigène, le capitaine Cadière est déposé, au milieu de la nuit, sur le rivage, par une chaloupe qui doit venir le reprendre, la nuit suivante, pour le ramener à bord.

Vers l'aube, Hassina, une captive des Zerrath-Hama, le *djich* le plus redoutable du groupe, traverse le campement en sommeil et se rend à la fontaine avec sa jeune sœur Fathima.



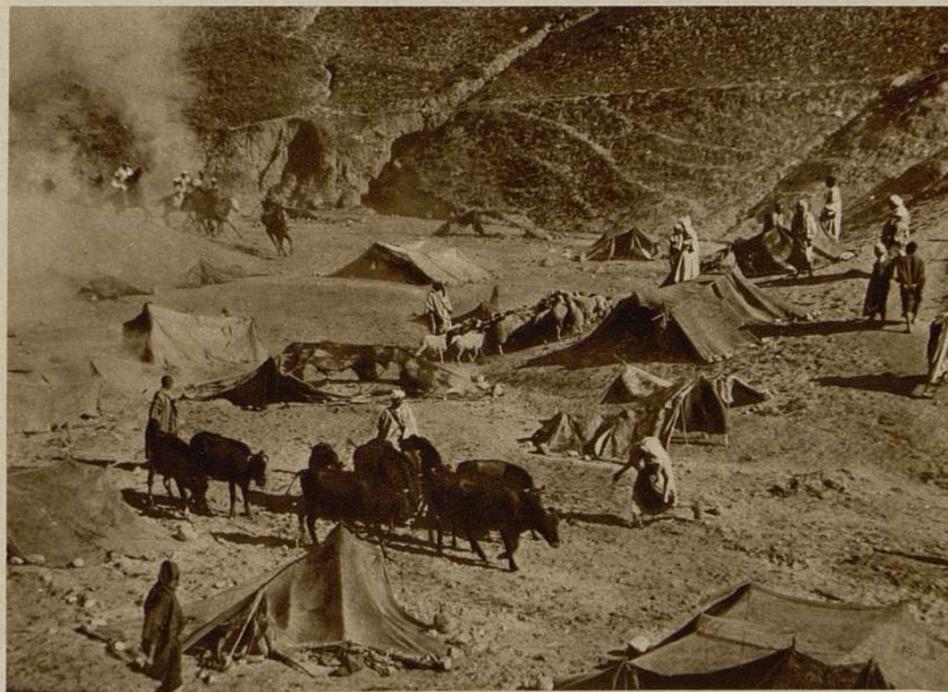
« Seigneur, voici les dattes et le pain... »



L'heure de la prière dans la tribu des Zerrath-Hama.

Comme elle va remplir sa *guerba*, elle aperçoit un corps étendu dans l'herbe haute. C'est celui d'un cavalier marocain, de race noble, si l'on en juge par sa vêtue. Blessé, ou malade, il a dû ramper vers la fontaine, pour apaiser sa fièvre, mais il a perdu connaissance avant d'atteindre l'eau. Hassina contemple un instant le beau visage aux traits fins, et une prédiction du *sahâr* (sorcier) des Zerrath-Hama lui revient à l'esprit : « Tu aime-

ras un émir, et l'émir fera de toi son épouse, et tu l'aideras à venger ceux de ta race sur les infidèles. » C'est cette prédiction qui vaut à Hassina le respect superstitieux dont elle est entourée chez les Zerrath-Hama, même de la part de leur chef, le farouche et cruel caïd Taïeb-el-Hani. Mais voici que Hassina perçoit un frémissement de l'herbe qu'elle connaît bien. D'un geste prompt, elle saisit un des couteaux fixés à sa ceinture, envoie l'arme



Le campement des pillards nomades dans la montagne.

à la volée et, de sa dextérité inflexible, cloue sur le sol le reptile qui rôdait. Elle est renseignée, maintenant, sur l'aventure du cavalier. Vite, elle se penche au-dessus de lui. Elle sait où la terrible vipère à cornes, la *lefâa*, s'attaque d'ordinaire : au visage et aux mains nues. Le visage est indemne, mais, sur le poignet gauche, une petite blessure est visible, toute récente...

Hassina débride largement la plaie, y applique ses lèvres et aspire longuement le rouge ruissellement. Puis, avec certaines herbes qu'elle choisit autour d'elle, elle compose un pansement. L'homme a rouvert les yeux et, sous son regard, Hassina se rend compte avec confusion qu'elle s'est dévoilée devant un étranger.

— Seigneur, dit-elle, sois sans crainte. Allah a permis que je te soigne à temps. Demain tu pourras continuer ta route. Mais il faut encore te cacher pendant ton repos, car tu es dans le *bled-el-baroud* (le pays de la poudre) et ta vie serait menacée si on t'apercevait. Es-tu musulman ?
— Oui, dit l'inconnu après une hésitation.
— Alors, appuie-toi sur moi, je vais te mettre en lieu sûr.

Une galerie naturelle, creusée dans le rocher d'où s'échappe la source, est proche. Hassina y conduit doucement le blessé :

— Etends-toi là. Si je le puis, je t'enverrai un peu



Le caïd Taïeb avait décidé de faire brûler vive la petite Fathima.

de nourriture par ma petite sœur Fathima. La nuit venue, tu t'en iras.

Et, prenant Fathima par la main, Hassina s'éloigne, pleine de trouble et de ferveur, en répétant en elle-même :

« J'ai bu son sang... Je lui appartiens... »

Resté seul dans sa caverne, Jean Cadière, qui se remet peu à peu de la foudroyante intoxication, s'efforce de reconnaître les lieux. Dans le rayon de lumière qui passe



Les pillards refluant en désordre devant les troupes françaises.



La charge des spahis, sabre au clair.

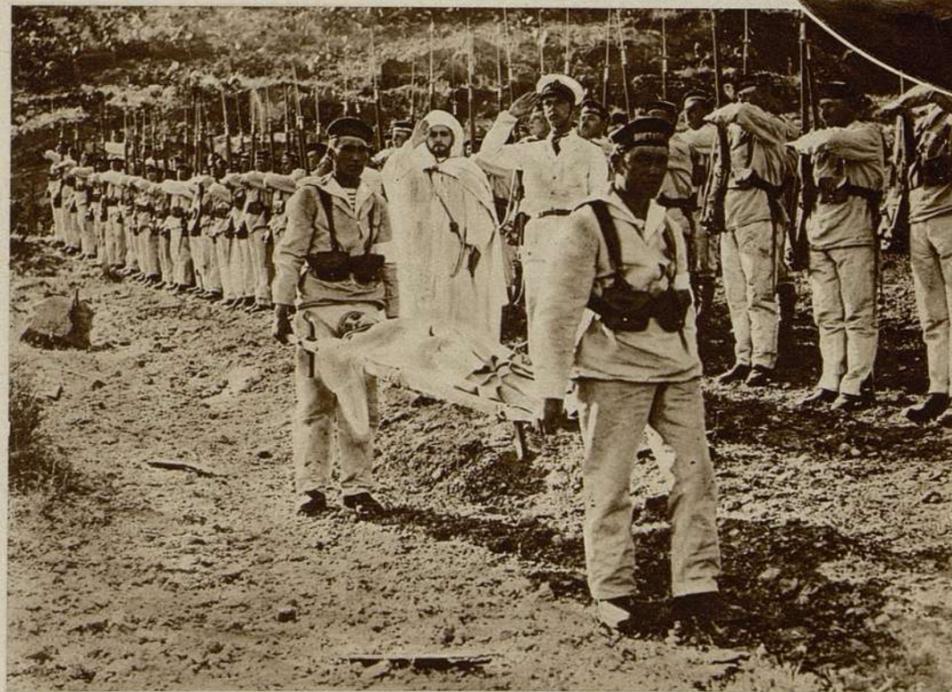
à l'entrée de la galerie, il note les observations recueillies au cours de son expédition nocturne, pointe sur la carte la ligne de campement des harkas, fixe un réglage de tir, mais il ne peut se défendre d'une douce obsession : le beau visage, les yeux brûlants de la jeune Rifaine sont sans cesse devant lui...

Vers le milieu du jour, quand la sieste a assommé les nomades sous leurs tentes brunâtres, une émotion soudaine fait battre son cœur : dans le coin du paysage encadré par le rocher, s'avance vers lui la gracieuse apparition. Hassina a voulu venir elle-même lui apporter sa nourriture et elle dit :

— Seigneur, voici les dattes et le pain. Maintenant, je sais que je t'aime



Hassina ben Ouardénine.
(M^{me} Claudia Victrix.)



Les fusiliers marins présentent les armes à Hassina blessée.

achève la déroute des tribus révoltées.

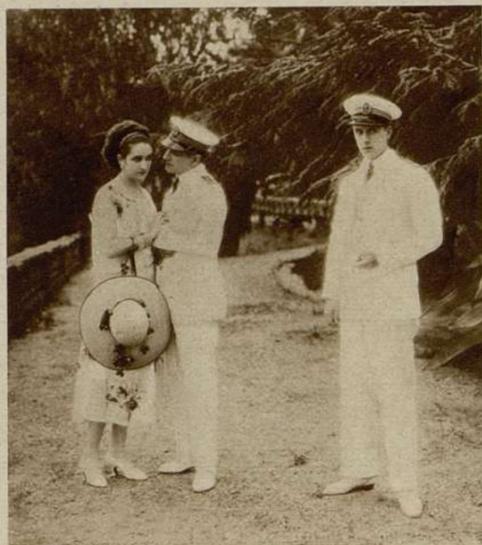
par la volonté de Dieu. Alors, je viens te dire : Seigneur, fais de moi ce que tu voudras, car tu es celui qu'Allah m'a promis. Nous fuirons ensemble, cette nuit, tous trois, avec ma petite sœur Fathima, dont je ne puis me séparer, et je serai ton esclave heureuse. Seigneur, je suis Hassina ben Ouardénine, les Zerrath-Hama nous ont enlevés en razziant notre tribu, mais nul homme ne m'a approchée.

Cadière écoute avec ravissement cette voix. Mais il songe que, cette nuit même, il doit se retrouver sur la grève pour rendre compte de sa mission. Le pourra-t-il, alors que les cavaliers de Taieb rôdent autour de son repaire ? Soudain, une pensée traverse son esprit :

— Hassina, t'est-il possible de sortir d'ici sans danger ?



Tante Aline (M^{me} Jane Méa), donnant ses premières leçons à Hassina.



Le bonheur des fiancés assombrit Arnaud.

Hassina ne sait pas ce que l'on attend d'elle, mais elle obéira au maître qu'elle a choisi. Elle enfourchera un cheval, et, après deux heures de galop vers l'Ouest, elle atteindra la côte, où elle trouvera des marins français, protecteurs des tribus fidèles. Elle leur remettra les papiers que Cadière lui confie. Elle part, heureuse et fière de sa mission.

Deux heures du matin. Sur le sable de la crique,



Arnaud supplie Hassina de fuir avec lui.

l'enseigne Arnaud de Saint-Guil grille des cigarettes pour masquer son anxiété au quartier-maître timonier et aux quatre hommes qui viennent de débarquer. Depuis plusieurs heures, il attend en vain le retour de Cadière. D'où provient ce retard ? Mais, à bride abattue, voici un cavalier qui accourt. Arnaud se porte vers lui et, stupéfait, reconnaît, sous le rayon lunaire, une jeune indigène remarquablement belle. Cette présentation silencieuse est si féérique que jamais le jeune



A Toulon, dans un bouge, Taïeb contraignait à danser la petite Fathima.

lieutenant n'oubliera cet instant...

Sous sa tente, Taïeb-el-Hani a été réveillé par un homme de garde, qui est venu lui annoncer que sa jument noire s'est détachée et qu'on n'a pu la retrouver. Fort irrité, car c'était sa meilleure monture, Taïeb a alerté ses cavaliers. Sur le sable, une empreinte de pas : celle d'une sandale féminine. Or, deux femmes seulement ont accompagné les Zerrath-Hama : Hassina et Fathima. On va les chercher. Mais on ne ramène que Fathima, tremblante de peur, et qui se refuse, malgré les coups de fouet dont on l'accable, à rien dire.

Hassina, pourtant, a été vue à la fontaine, près de la caverne. Le trou noir est cerné, et Tahar, la brute énorme qui est à la fois l'homme de confiance et le bourreau de Taïeb, y pénètre. Quelques instants après, un coup de feu éclate et son corps s'écroule, à l'entrée. Sans nul doute, Hassina est cachée là et elle n'est pas seule. Pour la faire sortir, Taïeb imagine une ruse atroce. Il fait dresser un bûcher de fagots, oblige Fathima à y grimper et crie :

— Hassina ben Ouardénine, ton maître, Taïeb-el-



Les matelots protégeant Fathima.

Hani, t'informe et te jure par le Coran que, si tu ne te rends pas à ses pieds à l'instant même, ta sœur Fathima sera brûlée vive !

Pas de réponse. Une seconde sommation reste, elle aussi, sans résultat. Taïeb esquisse alors un geste convenu. Un porteur de torche s'approche, il va mettre le feu au bûcher, mais une détonation sèche jaillit du rocher et l'homme s'écroule sur la flamme, qu'il étouffe sous son poids.

Sur le seuil de la caverne, un burnous se dresse maintenant, menaçant.

— Feu sur lui ! crie Taïeb.

La mêlée devient générale, quand, tout à coup, éclate un formidable obus de marine. C'est le commandant Linières, renseigné par Cadière, qui tire sur les pillards. Ceux-ci, affolés, enfour-

chent leurs chevaux et s'enfuient. Taïeb fait comme eux, mais il a eu le temps de ramasser et d'emporter, en travers de sa selle, Fathima évanouie.

Quand les fusiliers de l'enseigne Arnaud de Saint-Guil parviennent enfin à la caverne, ils y retrouvent Cadière et Hassina, grièvement blessée au cours de la bataille. La jeune Marocaine est étendue sur une civière et on



Une grande fête orientale était donnée dans la villa de tante Aline.

L'emporte à l'ambulance, tandis que les fusiliers, qui savent maintenant quel rôle elle a joué et comment son héroïsme a sauvé leur chef, lui présentent les armes...

L'escadre, maintenant, rallie Toulon. Hassina, sauvée, est à bord. La première fois qu'elle a vu son émir en uniforme d'officier français, elle a murmuré, d'une voix sans timbre :

— Sidi, pourquoi m'as-tu trompée ?

Puis elle a refermé les yeux. Depuis lors, elle se borne à demander ce qu'est devenue Fathima. Il a bien fallu lui avouer qu'on a battu vainement le bled en tous sens pour retrouver la fillette et qu'on ne sait rien de son sort. Sans une plainte, Hassina clôt ses paupières frangées d'ombre et deux larmes roulent sur son visage. Elle a perdu sa petite sœur, et celui qu'elle aime est un roumi...

A Toulon, M^{me} de Gerboise, tante de Jean Cadière, a coutume de réunir dans sa magnifique villa, dont les jardins s'étagent face à la rade, une jeunesse joyeuse. Cette aimable femme, auréolée de cheveux blancs, restée veuve très tôt, se plaît à l'animation des tuniques bleues ou blanches des « maritimes » et des robes légères, aux nuances tendres, des jeunes femmes et des jeunes filles. Chez elle se succèdent les garden-parties et les thés.

Cet après-midi on fête le retour de l'escadre. Nicole Térouine, la fiancée d'Arnaud de Saint-Guil, a été la première à apercevoir, en haute mer, la silhouette grise des navires. Mais c'est avec surprise qu'on a vu Cadière et Arnaud faire leur entrée, accompagnés d'une Marocaine voilée.

Cadière a dit simplement :

— Ma tante, je vous présente Hassina ben Ouardénine, blessée à l'ennemi au milieu des nôtres. Accueillez-la



Hassina rejoint Taïeb dans un salon désert.

comme votre fille. Elle a droit à votre reconnaissance, car elle m'a sauvé la vie.

C'est ainsi qu'Hassina a été introduite à la villa Moustapha. M^{me} de Gerboise s'est aussitôt intéressée à sa vive intelligence; elle a commencé à lui apprendre le français et la musique. Les jours s'écoulaient, paisibles et heureux, et Jean Cadière vient fréquemment interrompre le tête-à-tête de la mère adoptive et de l'énigmatique étrangère. Car Hassina, en dépit des bontés dont on l'entoure, demeure obstinément lointaine et inquiète. Est-ce l'Occident qui heurte sa sensibilité? Ou bien a-t-elle des raisons plus mystérieuses de tristesse et d'angoisse?

Ce qu'elle ne dit pas, c'est qu'elle a trouvé, un soir, sous son oreiller, un billet tracé en caractères arabes, où elle a lu :

« O fille vendue aux infidèles, apprends ceci : le jour du combat, c'est par le roumi que tu aimes que ta sœur Fathima a été tuée... »

Depuis lors, à plusieurs reprises, la main inconnue a renouvelé son avertissement et ses appels à la vengeance au nom de la race...

Si, pourtant, cela était vrai ?



Arnaud avait entendu les propos de ses camarades.



La cabine de T. S. F. du cuirassé.

Si Fathima, le jour fatal, avait succombé sous les coups de ces Français, dont Jean Cadière était le chef, et peut-être de Jean Cadière lui-même? Entre son amour et l'appel du sang, Hassina est douloureusement déchirée. Comment doit-elle traiter l'homme qui la nomme déjà sa fiancée? Allah ne l'a-t-il rapprochée de lui que pour qu'elle puisse plus sûrement frapper et punir l'ennemi?

Le camp Gérin, dans la proche banlieue toulonnaise, est le repaire de toute une populace misérable et équivoque. C'est là que, dans une sordide cabane, vivent deux êtres: un Arbi et une fillette. L'un est Taïeb, l'ancien caïd des Zerrath-Hama, déchu de sa puissance et qui a

et plus d'une fois, déjà, il s'est heurté à l'autorité sévère de son chef, le commandant Linières. Arnaud se croit persécuté. Et puis, dès sa première rencontre avec Hassina, il a été étrangement troublé. Sans doute, Hassina est-elle la fiancée de Jean Cadière, son frère d'armes. Mais l'amour n'est-il pas plus fort que l'amitié? Arnaud rôde autour d'Hassina. Il souffre par elle et il rumine les projets les plus insensés.

Précisément, à propos d'une prétendue négligence de service, il vient d'être réprimandé durement par Linières. Comme il sort du bureau du commandant, il entend son nom prononcé dans un groupe d'officiers. On parle de lui et de Cadière :

— Parbleu! dit l'un. Il n'est pas étonnant que Cadière



Emmenée par le brave Le Goff, Fathima se réconforte.



Après leurs pénibles épreuves, les deux sœurs sont enfin réunies.

entoure Arnaud d'une telle affection. Tout le monde sait qu'il reporte sur lui la tendresse qu'il eut jadis pour sa mère, la belle M^{me} de Saint-Guil...

Arnaud bondit. Le camarade s'excuse. Il n'a fait que répéter, à la légère, un de ces « on dit » absurdes et sans fondement. Mais le coup est porté. A présent, Arnaud hait Cadière. Il se sent délivré, vis-à-vis de lui, de tout scrupule. En lui enlevant Hassina, il lui semble qu'il vengera l'honneur bafoué de la famille...

Pour les fiançailles officielles de son neveu avec la jeune Marocaine, tante Aline donne une grande fête orientale. Les invités sont méconnaissables sous leurs fastueux costumes. Celui qui fait le plus sensation est un magnifique caïd qu'on s'efforce en vain d'identifier. A sa vue, Hassina a pâli et elle a enfin compris d'où lui viennent les billets mystérieux. C'est Taïeb.

— L'heure est venue, lui murmure, en arabe, le caïd. Songe à Fathima, lâchement assassinée par le roumi.

La fête bat son plein. Tout le monde, maintenant, applaudit à une idée que le Marocain inconnu, en un savoureux sabir, vient d'émettre. Pour montrer son habileté, il faut qu'Hassina lance le couteau et son fiancé lui servira de cible.

— Vise au cœur ! commande à voix basse Taïeb.

Hassina défaille presque. Que va-t-elle faire ? Elle prend le couteau et le lance... La lame s'enfonce dans la paroi, au-dessus de la tête de Cadière. L'amour a été le plus fort.

En rentrant à bord, le lendemain matin, Cadière est appelé chez Linières qui lui tend une lettre d'Arnaud. L'enseigne y

annonce qu'il n'a pu supporter la révélation odieuse de l'après-midi et qu'il déserte à l'étranger.

Une rapide enquête a tôt fait d'éclairer Cadière. Par un heureux hasard, Le Goff a rencontré Arnaud de Saint-Guil, en civil, qui rejoignait l'Arbi de Fathima. Taïeb est retrouvé par le matelot. Une lutte s'engage. Le Marocain a le dessous. Maîtrisé, menacé, alléché aussi par l'argent et une promesse d'impunité, il avoue tout : le mensonge dont il s'est servi pour affoler Hassina, la fuite clandestine qu'il a ménagée entre les deux complices.

Cadière court à la villa Moustapha. C'est la nuit. Tout dort. Arnaud a choisi cet instant pour venir enlever Hassina. Devant lui, c'est Cadière qui surgit :

— Malheureux ! Qu'allais-tu faire ? Et comment as-tu pu croire à une calomnie absurde ? L'escadre appareille demain. Voici ta tunique. Enseigne Arnaud de Saint-Guil, fils et petit-fils de marins glorieux, serez-vous le seul à manquer à l'appel ?

Arnaud a compris. Il baisse la tête, endosse sa vareuse, serre la main de Cadière :

— Adieu, Hassina !

Quand il est sorti, Cadière interroge sa fiancée :

— Pourquoi fuyais-tu cette maison ?

— Et toi, qu'as-tu fait de Fathima ? répond-elle.

— J'allais te la rendre...

Un appel. Le Goff paraît, suivi de l'enfant. Les deux sœurs, enfin réunies, s'étreignent longuement.

Désormais, le bonheur emplit le cœur d'Hassina. Cadière lui a ouvert les bras dans un grand geste d'amour. Elle sera bientôt sa femme et tous trois, avec Fathima, vivront heureux.



Fathima (M^{lle} Andrée Rolane).